

LE JOURNAL DES THÉÂTRES

ANNALES DRAMATIQUES,

ORGANE SPECIAL DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS ET DE L'ASSOCIATION DES ARTISTES DRAMATIQUES.

Abonnements : 3 mois, 6^{fr} ; 6 mois, 11^{fr}.
1 fr. de plus par trimestre pour les Départements.

PARAISANT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.
BUREAUX :
11, rue de la Boule-Rouge (faubourg Montmartre).

Annonces : 50 centimes la ligne.
On traite à forfait au mois et à l'année.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

PALAIS-ROYAL.

Une Campagne à Deux, vaudeville en un acte, de MM. Dupeuty et Jaime.
(Première représentation, le 26 septembre.)

Rendons d'abord à César... L'idée première de ce vaudeville est tirée d'une nouvelle de M. Molé-Gentilhomme : *Comment on se débarrasse d'un ami*. Hâtons-nous de dire que le vaudeville est encore plus amusant que la nouvelle, et que les auteurs n'ont emprunté au romancier qu'une donnée dont ils ont tiré parti avec beaucoup d'adresse et d'esprit. Passons maintenant à l'analyse.

Deux amis, Giraud et Chapuis, vont, pour ne plus se quitter, acheter en commun une maison de campagne. Par suite d'une faillite, Giraud se trouve dans l'impossibilité de fournir sa part; mais une main inconnue lui fait parvenir la somme qui lui est nécessaire, et bientôt les deux familles peuvent s'installer dans la villa qui doit être leur paradis. A peine quelques mois sont-ils écoulés, que chaque jour amène une discussion nouvelle et, pour y mettre fin, les deux inséparables jurent de ne plus se revoir.

Un billet écrit par Chapuis, avant son départ, à Mme Giraud, au sujet du mariage de leurs enfants, excite la jalousie du mari, qui se croit déshonoré par son ami auquel sa femme fait mille amitiés; car, elle vient d'apprendre que c'est lui qui s'est endetté pour leur procurer la somme indispensable à l'achat de la maison. Tout s'explique, jusqu'au prétendu billet doux; on unit les jeunes gens et les deux amis se promettent encore une existence

toute de paix et de bonheur. Heureusement, un oncle de Chapuis, témoin de tout ce qui vient de se passer, décide que pour ne plus compromettre une vieille et franche amitié, ils vivront à distance et que la maison à deux restera la propriété du jeune ménage.

Cette pièce, dont les détails sont spirituels, a complètement réussi.

(Voir, pour le jeu des acteurs, aux *Théâtres de Paris*.)

AMBIGU.

Les Bohémiens de Paris, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Dennery et Granger.

(Première représentation, le 26 septembre 1843.)

Montorgueil, nom de guerre du chef de la Bohème de Paris, a formé l'audacieux projet de marier Paul Didier à la place de son frère Charles, qu'on croit aux Indes occupé à faire fortune, à la fille d'un millionnaire de Dieppe, M. Desrosiers. Or, c'est un double crime qu'on veut faire commettre à ce Paul que la misère a vaincu, car il a quitté Tours, pays de sa famille, en enmenant une pauvre jeune fille qu'il a séduite et qu'il doit abandonner à tout son désespoir pour devenir le gendre du riche Desrosier. Cette pauvre Louise, en effet, poussée par la faim, et voulant se soustraire à l'horreur de son abandon, va chercher dans la mort un refuge. Mais la providence place près du fleuve, Charles, le frère de Didier, Charles qui aime Louise, Charles qui sait les fautes de son frère et veut le sauver; il se précipite dans les flots et rend Louise à la vie. Cependant, Paul qui ne se doute guère de cette épouvantable catastrophe, cède à l'influence fatale de Montorgueil, il signe à son profit une reconnaissance de deux cent

mille francs, à prendre sur les cinq cent mille de la dot, et va signer de même l'acte coupable qui l'unit à la riche héritière, lorsque Charles paraît, rappelle Paul aux sentimens d'honneur qui ne sont point entièrement étouffés, lui fait un tableau touchant de l'amour et du désespoir de Louise, et l'enlève aux démons qui se le disputaient comme une proie certaine. Ce départ bouleverse les projets de Montorgueil, il triomphera cependant; il l'a juré, et si ce n'est par l'adresse ce sera par la violence. Il donne un rendez-vous à Charles dans une sorte de tapis-franc de la rue de la Fidélité où celui-ci a l'imprudence de se rendre. Là il est sommé par Montorgueil de restituer la reconnaissance de deux cent mille francs signée de Paul et qu'il a arraché de leurs mains, Sur son refus, il est saisi par les hôtes vigoureux de cette caverne et on lui enlève le papier précieux. Sommé de nouveau de faire le serment de ne rien révéler, il refuse encore, et sur l'ordre de Montorgueil, une trape s'ouvre, on y précipite Charles dont les cris sont couverts par les chants des buveurs ou soûlisant tels. Cette scène bien posée et parfaitement exécutée produit un effet terrible. Cependant tout n'est pas fini encore; un importun reste, c'est Louise, il faut s'en débarrasser, et le moyen qu'emploie Montorgueil, après que ceux de la persuasion ont échoué, est atroce.

Parmi les nombreux bohémiens qui vivent sous ses ordres, Montorgueil a reconnu dans un pauvre vieux qu'on appelle le *Crève-Cœur* ou l'*Abrutti*, perce qu'il ne s'abreuve que d'au-de-vie, et cela pour oublier comme il le dit, il a reconnu; dis-je, Jérôme Hubert, un malheureux qui fut autrefois jeté innocent au baigne à la place d'un misérable, qui ne se contentant point de ce crime, assassina depuis la femme du pauvre Hubert, qui avait pu se procurer les preuves de l'innocence de son mari,

A Monsieur N. Roqueplan, Directeur des Variétés.

Monsieur Nestor Roqueplan,

Vous êtes homme d'esprit, du moins vous en avez le renom, et à ce titre vous vous êtes cru en droit de faire une petite débauche, que vous appelez une mascarade; mascarade, soit, mais mascarade d'un goût équivoque, passez-moi l'expression. Du reste, si vous faites des procès à ceux qui vous trouvent mauvais directeur, alors que vous prenez en main la houssine de critique, vous la prêterez bien, pour qu'on vous en applique quelques coups sur les épaules, tout en vous demandant pardon pour la liberté grande. Ceci dit, en façon d'exorde, poursuivons.

Vous vous accusez, dans le feuilleton de la *Presse* de lundi dernier, dans lequel vous remplacez T. Gautier, pour le juger et vous juger vous-même, d'avoir induit en vaudeville ledit T. Gautier. Cet aveu est de la générosité; car avoir poussé T. Gautier, qui n'est pas seulement un garçon d'esprit, mais un homme de talent, à faire un vaudeville, et un vaudeville comme le *Voyage en Espagne*, c'est un acte méchant, perfide, déloyal et dont la responsabilité n'est pas légère, croyez-le bien. Une fois en train d'aveux, vous ne vous arrêtez pas, et ceci est plus que de la générosité, c'est de l'imprudence. Ainsi, et sans que personne vous en prie, vous nous racontez comment, à la demande incessante de nouveau, vous nous servez du vieux réchauffé avec art. Pardon, ah! pardon, cher M. Nestor; à la place du nouveau, vous nous servez du vieux, voire même du ranci, cela n'est que trop vrai; mais réchauffé avec art, non, non, ici est l'erreur, et je la combattrai jusqu'à extinction.

Quel dommage que vous vous borniez à une courte mascarade, comme vous l'écrivez d'une façon si aimable, et qui doit paraître de bien bon goût aux lecteurs de la *Presse* chargés de la payer; car vous nous diriez, dans vos feuilletons, de bien jolies choses, bon M. Roqueplan, malgré vos reproches aux feuilletonistes de trop parler d'eux, de

leurs amis, de leur ménage, de leurs maîtresses et de leurs chiens. Ainsi, vous ne débutez pas trop mal dans le récit de vos confidences: nous savons maintenant, grâce à votre obligeance, comme quoi vous avez brisé votre plume (la plume qu'on accuse d'avoir écrit les *Novelles à la main*), une plume en fer; car c'est pour cela, vous daignez nous l'apprendre, que vous vous êtes servi de l'expression brisé!

Puis vous nous apprenez, d'une façon des plus élégantes, comment tous les gens qui se rappelaient vos *pauvres antécédens* — le mot est de vous — vous abordaient pour vous demander du nouveau, ce pourquoi vous nous servez sans doute ce *Voyage en Espagne*. Vous nous racontez encore d'une manière charmante comment, le soir où vous prîtes possession des Variétés — soir trois fois heureux! — vous fûtes accosté par Renaud, un acteur du lieu, Renaud avec qui vous avez appris le latin et le billard qui en découle les jours où *l'on file*; lequel Renaud vous dit: « Que viens-tu faire ici? — Ce à quoi vous lui répondites: Je viens diriger cet établissement, et toi? — Moi, je suis de la maison. » Détails pleins de charmes et d'une simplicité toute cornélienne. Quel dommage, je le répète, que votre mascarade soit si courte, vous auriez tant et de si gracieuses confidences à nous faire: ce que c'est que d'être à la fois directeur de théâtre et homme d'esprit!

Il faut pourtant que je vous dise, excellent Monsieur Roqueplan, et cela en toute franchise; car une lettre qu'on publie doit être franche ou jamais; que, si le public a pu accepter le panegyrique de votre glorieuse administration théâtrale; s'il a daigné lire jusqu'au bout la défense d'une pièce par vous demandée, vos divagations en façon de théories scéniques, et ces neuf colonnes un peu dégingandées, écrites pour qui? et à propos de quoi? on n'a pas aussi indulgemment supporté ces petites perfidies en façon d'appréciations, à l'adresse de directeurs vos confrères. Le succès, très excellent monsieur

Nestor, vient rarement de lui-même; il faut qu'on l'appelle, qu'on lui fasse violence, voilà pourquoi vous avez eu tort d'employer le mot de bonheur pour qualifier les succès des frères Cogniard. Ce serait ici le lieu de constater que la profonde connaissance de la scène, beaucoup d'esprit pratique, une administration loyale, active, éclairée, infatigable, est la source où un théâtre doit puiser sa prospérité, et c'est à cette source que la Porte-Saint-Martin s'est enrichie; c'est là que le Vaudeville a trouvé ce succès constant, inoui, que ne lui donneraient pas les annonces qui excitent votre verve railleuse, non plus que ne le pourraient vos réclames à vous et dont vous ne nous parlez pas.

Tenez à l'avenir, quand le besoin de votre glorification vous tourmentera, cher monsieur Nestor, chargez quelque autre que vous du soin de cette tâche ardue; ce sera plus décent, et puis vous ne vous exposez pas à quelques rudes vérités, puis, croyez-moi, soyez d'esprit tant que vous le voudrez, mais que ce ne vous empêche ni d'être bon confrère, ni d'être directeur; écrivez moins de feuilletons, induisez moins de vaudeville les feuilletonistes-gros bonnets, mais de meilleures pièces, montrez plus d'habileté, plus de savoir, plus d'intelligence des goûts du public.

Ce faisant, très cher monsieur Nestor, vous verrez la foule assiéger vos portes, au lieu de passer outre, vous serez bon directeur autre part que dans vos articles, et vous apprendrez qu'après les Tiercelin, les Potier, les Brunet, les Odry et les Vernet, il est encore de bons jours pour un théâtre bien tenu, sagement conduit, habilement dirigé,

Ce que je vous souhaite de tout cœur.

Un des habitués du théâtre des Variétés.

et les allait révéler. Hubert à la nouvelle de la mort de sa femme, de sa Marie qu'il a quittée enceinte, et qui est morte en lui laissant une fille qu'il ne verra sans doute jamais. Hubert est tombé dans un état d'idiotisme d'où l'on ne peut le faire sortir, que pour le rendre furieux; et cela en prononçant le nom de Marie Hubert. Montorgueil lui persuade facilement que Marie Hubert est morte sous la main d'une femme jalouse de sa beauté, lui confie qu'il connaît cette femme, et lui promet de la lui adresser le soir même à l'entrée des carrières de Montmartre; le signe de reconnaissance sera: j'ai vu mourir Marie Hubert! Et à ces mots fatals Jérôme s'enfuit au sanglant rendez-vous en brandissant un couteau. Peu après Louise arrive; Montorgueil, qu'elle presse de questions sur Paul Didier, semble lui avouer qu'il est caché dans les carrières Montmartre, et lui conseille de s'adresser à l'idiot Hubert qui la conduira vers Paul, lorsqu'elle prononcera ces mots: J'ai vu mourir Marie Hubert!

Tout va au gré des vœux coupables de Montorgueil, la maison de la rue de la Fidélité est démolie, et le cadavre de Charles Didier est bien caché sous les décombres; Louise doit n'être plus qu'un second cadavre perdu dans les ténèbres des carrières; et Paul arrive pour épouser Mlle Desrosiers, car il jure de faire toutes les volontés de Montorgueil, qui à cette condition, lui promet la vie de son frère. Heureusement le *Deus intersit* d'Horace ne manque jamais au dénouement de tout honnête mélodrame. Ce di eu représenté par un bêt du nom de Bagnolet, sauve Charles Didier; le même dieu fait Louise s'écrier dans la carrière et sous le couteau de l'idiot; mais oui je connais Marie Hubert puisqu'elle est ma mère. On conçoit après cela que l'action marche à grands pas vers une fin morale; Montorgueil qui n'est autre, on l'avait deviné, que le François Renaud est arrêté ainsi que sa bande, Louise; Paul et Charles Didier retournent dans leur pays avec le vieux Hubert qui désormais ne boira plus, puisqu'il n'aura plus les soins d'oublier.

Cette pièce attachante, d'un spectacle étrange, et des effets dramatiques des plus terribles, et faite avec habilité, renferme des scènes d'un véritable mérite, non-seulement comme drame, mais comme comédie. Les mœurs bohèmes servies par des décorations originales, sont des tableaux pleins de gaieté, d'observation et de vérité; la mise en scène mérite les plus grands éloges, et nous espérons que de tous ces élémens heureux il résultera un bon et durable succès.

(Voir pour le jeu des acteurs aux *Théâtres de Paris.*)

THÉÂTRES DE PARIS.

Mercredi soir.

Opéra. Dimanche on donnait *Guillaume-Tell* dans lequel BAROILHET, qui faisait sa seconde rentrée et Mme DORUS, dans le rôle de Mathilde ont reçu l'accueil le plus flatteur pour des artistes de conscience comme ils le sont. DUPREZ a eu d'admirables momens dans son rôle d'Arnold, et OCTAVE a été remarqué dans celui de Ruodi. Mlle de ROISSY est toujours d'une faiblesse désespérante, et ce n'est pas le rôle de Gemmy qui est de nature à la réhabiliter dans l'opinion. Mlle MÉQUILLET gagne à être placée à côté de Mlle de ROISSY, mais on ne peut avoir sans cesse ce terme de comparaison pour la juger, et alors il est à craindre qu'on ne la trouve pas de force à s'acclimater sur cette scène.

Lundi, *Stradella* et *la Gipsy* avaient attiré peu de monde; pourtant, on a justement applaudi dans l'opéra, MARIÉ, et quelque fois Mme NATHAN qui, disons-le, a su le mériter; et dans la *Gipsy*, la charmante Emma, Mlle A. DUMILATRE.

Comédie-Française. Samedi Mme MÉLINGUE a rempli, à la satisfaction de tous les spectateurs éclairés, le rôle d'Andromaque; une indisposition d'un de nos rédacteurs nous fait renvoyer au prochain numéro l'appréciation au détail d'exécution de cette aimable artiste. Dimanche on donnait *Turcaret* et la spirituelle comédie de M. Merville, *les Deux Anglais*, ce qui avait fait une salle honnêtement remplie. Dans *Turcaret* des éloges sont dus toujours à BRINDEAU qui, nous l'avons dit déjà dans notre dernier numéro, étudie, observe et progresse; à MIRECOUR, partout convenable et bien vu; à PROVOST, qui doit se faire détester de bien des

gens qui se reconnaissent en lui, tant il est vrai sous cette figure de Turcaret. Il va sans dire que la fine et spirituelle comédienne Mlle MANTE, la digne et si justement aimée Mme DESMOUSSEUX, la vive, franche et pétillante Marine, Mlle AVENEL et, Mlle BROHAN, malgré son jeu chatoyant qui fatigue, ont eu leur bonne part, chacune en ce qui lui était dû, du gracieux accueil du public. J'allais oublier SAMSON-Frontin si amusant; et ce qui me le remet en mémoire c'est le rôle de Pearce des *Deux Anglais*, où il est tant applaudi avec le digne et méritant PÉRIER et la gentille Mlle DENAIN, en oubliant Mmes GARIQUE et THÉNARD, laquelle dit-on s'apprête, enfin! à prendre sa retraite.

Lundi, l'*Epreuve Nouvelle* n'a servi qu'à prouver plus énergiquement l'impuissance, nous allons dire la désolante nullité de LEROUX, les prétentions mal justifiées de Mme DELVIL, le ridicule de Mme THÉNARD et les fâcheuses tendances de Mlle BROHAN; les *Demoiselles de St-Cyr* produisent toujours des recettes dorées. Hier mardi, la comédie de *la Mère et la Fille* a fait applaudir les acteurs qui s'acquittent si méritoirement de leurs rôles dans cet ouvrage; de cet éloge collectif il est bien entendu que nous exceptons LABA, et Mmes THÉNARD et GARIQUE. L'état actuel des représentations d'*Eve* permet d'en assurer la représentation au plus tard pour les premiers jours de la semaine prochaine.

Opéra-Comique. Dimanche, le *Pré-aux-Clercs* et le *Domino Noir* formaient un spectacle bien au goût du public, à en juger par la foule qui avait envahi de bonne heure la salle. Dans le *Pré-aux-Clercs*, STE-FOY, DAUDÉ, Mmes FÉLIX et STE-FOY ont mérité et obtenu tous les applaudissemens de la foule, ainsi que dans le *Domino Noir*, MOREAU-SAINTI, ROGER, GRIGNON, Mmes BOULANGER et encore la gentille Mme STE-FOY; Mlle LAVOYE a galvanisé le rôle d'Angèle; mais son impuissance comme chanteuse, sa nullité comme actrice ont été reconnues même du public du dimanche. Mlle LAVOYE est désormais jugée, c'est presque dire condamnée.

Lundi, dans la *Dame Blanche*, où GRARD, MOCKER le gentil comédien en même temps que l'aimable chanteur; Mme FÉLIX, Anna plus que suffisante, ont obtenu leur tribut accoutumé de bravos. Une jeune débutante, Mlle ZÉVACO s'est fait entendre, le premier essai a été, nous devons le dire, tout à son avantage, cependant nous attendrons une seconde épreuve pour la juger définitivement.

Odéon. C'est demain, 28, sans faute, que ce théâtre doit faire sa réouverture, solennisée par *Lucrece* avec Mme DORVAL, dans le rôle de Tullie, et Mlle Maxime dans celui de Lucrece. Le lendemain, vendredi, pièce nouvelle.

Gymnase. Dans *Antonine*, Mme VOLNYS, chose rare, ne fait pas preuve d'intelligence; ce qui est chez le personnage le résultat d'une organisation ardente; d'un sang brûlé, est chez l'actrice de la brusquerie, un emportement brutal, des manières de mauvais ton; la façon dont Mme VOLNYS rend ce rôle avec son exagération habituelle, ses contractions de physionomie, ses jeux de nerfs, indispose les gens de goût et servent peu ses prétentions de rentrée à la Comédie-Française, où il faut moins de poings fermés, de crispations nerveuses, de dents serrées, de narines béantes, de débit hâché et plus de vérité, d'observation et de copie des mœurs réelles et convenables.

Variétés. On a beaucoup retravaillé le *Voyage en Espagne*, et en cela l'auteur a fait preuve de talent et de bon goût. Il ne fera jamais sans doute de cette petite ébauche d'esprit une bonne pièce, mais il en peut faire un petit imbroglio, autant amusant que beaucoup d'autres. Dans l'acte intitulé *Sur les Toits*, NEUVILLE se sert toujours, et le plus heureusement du monde, de ses ressources de comédien studieux, observateur, et il en a besoin dans ce rôle plus ingrat qu'on ne le pense. CH. PÉREY charge et chargera toute sa vie; le rôle d'Oscar va tout seul; par instants PÉREY est à la glace, dans d'autres instants, il est fatiguant à force de chercher à paraître vif, amusant et gai, il semble ignorer cette vérité axiomatique au théâtre que nul n'est si triste que qui veut paraître gai. Mme BRESSANT est toujours la même, tout le talent de comédienne que nous lui connaissons jusqu'ici, consiste à savoir se déshabiller et se coucher en scène.

Palais-Royal. SAINVILLE, chargé du rôle de Giraud, en a fait un type assez heureux, il a parfaitement rendu cette bonhomie taquine de l'homme égoïste, qui se pose constamment en victime et tourmente en gémissant tout ce qui l'entoure. GRASSOT-Chapuis, a supporté avec beaucoup de comique les tracasseries incessantes de son intime ami. L'HÉRITIER a été convenable, ce qui ne lui arrive pas souvent, sous les traits de l'oncle conciliateur. Mme LEMÉNIL (Mme Giraud), a parfaitement secondé la tyrannie malheureuse de son époux; Mme RAVEL a passablement joué Mme Chapuis. BERGER et Mlle DORCY, les jeunes époux, ont fait tout ce qu'ils pouvaient de leurs rôles bien secondaires, trop secondaire quant à Mlle DORCY.

Au total, une *Campagne à deux* est une pièce bien faite et jouée avec ensemble.

La représentation au bénéfice de GRASSOT avait attiré une foule compacte, une grande partie de la salle était louée et le brave artiste doit avoir fait dans cette soirée une ample récolte. La *fole*, Paris, Orléans, Rouen, a toujours la vogue. Les *Trois dimanches* continuent à être bien joués par Derval et par LEVASSOR. Nous ne parlerons que pour mémoire des *Mystères de Passy*, parade qui, pour la circonstance, ne reparaitra probablement plus sur l'affiche.

Porte-Saint-Martin. Dès quatre heures la foule enveloppait dimanche ce théâtre de ses triples replis; le *Royaume des Femmes* et la *Tour de Nesle* avec, FRÉDÉRIC LEMAITRE, donnaient en effet un spectacle de nature à bien justifier un pareil empressement. Dans la joyeuse pièce du *Royaume des Femmes*, à laquelle les divertissemens de danse prêtent un nouvel attrait. NESTOR, désopilant Bernard, a fait pouffer de rire; de même que des suffrages flatteurs distinguaient la gracieuse reine Mlle LORRY, le grave ministre de la justice, Mlle ALBERTY; et le gentil ministre de l'intérieur. TURLIN semble ne pas vouloir tenir ce qu'il avait paru promettre. Dans la *Tour de Nesle*, FRÉDÉRIC a obtenu exclusivement et sans partage les applaudissemens frenétiques que soulèvent toujours ce drame terrible. Sous le feu énergique, large et puissant de FRÉDÉRIC, Mme DORVAL a complètement disparu, effacée, annihilée, nous sommes forcés de le dire et de le constater. Il y a toute une poétique entre la traduction du rôle de Buridan pour BOCAGE et la façon de rendre ce rôle comme le comprend FRÉDÉRIC. Chez BOCAGE tout est ruse, astuce, force l'attente, c'est le pouvoir de l'intelligence exclusivement; chez FRÉDÉRIC, il y a moins de poésie, mais plus de vérité; c'est moins le pouvoir intellectuel, mais sa force étant plus matérielle n'en est que plus menaçante, plus inévitable, BOCAGE enfin, c'est un démon qui vaincra un combattant. FRÉDÉRIC, c'est Satan lui-même, qui n'a qu'à poser la main sur l'obstacle pour que l'obstacle se réduise en poudre; aussi le public intelligent fait un succès égal à chacun de ces artistes de mérite et applaudit à leur beau talent, quoique sous des formes diverses et presque contraires. Ajoutons, cependant, que FRÉDÉRIC a plus de difficultés à vaincre, car il a à redouter les souvenirs de son brillant devancier, CLARENCE, qui s'obstine à ne se montrer au public que de trois quarts, continue à rendre d'une façon lourde, froide, dénuée de poésie et de sentiment le rôle de Gautier d'Aulnay.

Ambigu. Nous ne saurions trop louer l'ensemble parfait qui signale et recommande l'exécution des *Bohémien de Paris*. Il est peu de pièces à ce théâtre où l'on emploie autant d'acteurs, dans l'acception réelle du mot; il n'en est pas peut-être qui soit jouée d'une façon aussi irréprochable, ce qui fait le plus grand honneur à ceux qui ont présidé à la mise en scène.

MATIS, que nous placerons en tête, parce qu'il remplit dans l'ouvrage le rôle le plus important, a fait une seconde fois, depuis *Paris la nuit*, dont on va retrouver le succès, ses preuves de comédien consciencieux, habile, savant; nous aimons à constater le succès de pareils artistes, chez qui la modestie dépasse encore le talent, et qui se font estimer et aimer autant comme hommes, que rechercher et applaudir comme acteurs. Nous reviendrons sur son sujet. CHILLY, dans l'ordre des rôles, vient après; CHILLY, garçon d'esprit, acteur fin et d'observation; CHILLY, habitué aux tours de force et chargé par tous les auteurs du lieu, qui lui doivent de la reconnaissance, de faire accepter des rôles odieux et qui, présentés par d'autres, seraient repoussés. CHILLY travaille sans en rien dire; CHILLY progresse, et on s'en aperçoit; CHILLY devient comédien tout à fait, il l'était aux trois quarts, et les bravos les plus éclairés lui ont prouvé que son talent de diction et son adresse à dissimuler les parties scabreuses avaient trouvé des juges capables de les comprendre et de les apprécier.

Voici venir ALBERT maintenant, ALBERT, l'acteur tout d'impression, le comédien prime-sautier, qui vous prend, vous saisit avec ses accens partis du cœur, vous entraîne sans vous donner le temps de vous reconnaître, et vous force de frémir, de pleurer, de vous indigner, comme il pleure, frémit et s'indigne. Tout cela est fort beau. Ajoutez qu'il a une tenue, une dignité, un sentiment des convenances qui font de lui un acteur à part, et l'ont fait applaudir chaudement dans deux ou trois scènes des plus difficiles. Voilà encore un artiste au succès duquel on s'associe et dont on se fait heureux. LACRESSONNIÈRE a une diction sage, malgré un petit vice de prononciation, et un jeu de bon goût, mais il ne corrige pas la froideur de l'ensemble. COQUET ne se garde pas encore tout à fait de la charge dans son rôle de Dignonard, où il se montre pourtant assez amusant. PHILIPPE est très bien placé dans le rôle de Bagnolet; son comique, à froid souvent, n'en produit que plus d'effet;

peut-être n'est-il pas conséquent comme personnage, avec son caractère, en trouvant, à la fin de la pièce, le courage de délivrer Charles; mais il est si amusant dans sa poltronerie première, et on lui sait si bon gré d'avoir été peureux jusque-là au profit de la gaité générale, qu'on lui pardonne facilement d'avoir du cœur à la fin.

PROSPER charge odieusement comme toujours. LAURÉ ne se tire pas trop mal de son bout de rôle. LAURENT est charmant d'entrain, de verve, d'esprit et surtout de naturel; LAURENT, c'est le vrai gamin de Paris qui plus tard monte au grade de bohémien; LAURENT a dit avec finesse et vérité son rôle, le plus joli de la pièce, il y a obtenu un grand et légitime succès, et a laissé loin derrière lui son devancier, CHARLES PÉREY et son triomphe de *Paris la Nuit*; il y a du comédien dans LAURENT, et beaucoup; mais qu'il travaille. Mlle JOUVE a toujours son vice de prononciation, ses malheureuses prétentions au titre de chanteuse, titre que nous lui contestons, et les allures égrillardes qu'elle prend pour une couleur de soubrette. Mlle RACINE est une gentille petite servante de restaurant hors barrière. Je ne sais si son ambition va au-delà. Mlle DESLANDES a joué avec assez de bonheur son rôle de Louise, l'amante abandonnée; l'intelligence ne nous a point paru lui faire défaut, et elle s'est tirée avec honneur des scènes difficiles de la reconnaissance avec Charles Didier et avec son père. En somme, c'est un succès légitime, mérité par tous et auquel tous et chacun doivent prendre leur part.

Gaité. *Pamela Giraud*, drame en cinq actes de M. de Balzac a été représentée hier sur ce théâtre. Une intrigue simple et touchante et dont l'intérêt va croissant jusqu'à la fin du quatrième acte; des détails pleins d'originalité et de cet esprit d'observation qui caractérise l'auteur, en font une œuvre capable d'exciter vivement la curiosité. Nous donnerons dans le prochain numéro l'analyse de la pièce et notre opinion sur le jeu des acteurs.

THÉÂTRES DE LA PROVINCE.

Angoulême 20 septembre. La représentation de dimanche dernier était brillante. Le *Châlet* a été chanté avec goût et ensemble. Le rôle de Betty a été bien rendu; seulement Mme Reina, première dugazon, n'a pas mis peut-être assez d'entrain, de gaité dans la première partie. La sensibilité, le sentiment, les pleurs, les chants entrecoupés de sanglots, voilà le beau rôle de cette actrice. Dans le *Capitaine Charlotte*, elle a joué avec dignité, et la scène du canapé, où la reine amoureuse et jalouse prodigue caresses et reproches à son amant, a été parfaitement rendue. Mme Reina a un genre de beauté qui prévient en sa faveur. Beaucoup de distinction dans le maintien, de la douceur dans le regard, un geste sobre mais noble; en somme c'est une bonne acquisition pour notre théâtre.

Siccard, baryton, chante avec goût et méthode. Sa voix est un peu voilée; mais avec du travail, cet acteur peut devenir un des meilleurs éléments de la troupe. Mme Marie Vial, deuxième dugazon, comprend très bien le rôle de Charlotte Clapier. Il y a de l'animation, du laisser-aller, de la gaité de bon aloi dans cette actrice. Deux ou trois rôles comme celui de Charlotte et elle aura bien vite conquis les faveurs du public. Laquement est un *Monaco* aussi bête que possible, et la meilleure preuve qu'il a réussi, c'est qu'il a fait rire.

Bordeaux, 21 septembre. — THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — C'est Ligier qui a fait les honneurs de la semaine dernière; son succès a toujours été grandissant, et dimanche, avec *Othello*, on a dû refuser beaucoup de monde à la porte. C'est tout dire. Aujourd'hui c'est le tour de Raucourt, notre ami à tous; Raucourt qui a laissé à Bordeaux le souvenir de magnifiques créations. Le voici revenu avec un nouveau talent, un nouveau répertoire, de nouveaux triomphes, et toujours des bravos qui l'accueillent à son entrée en scène, qui interrompent ses récits, et qui continuent encore longtemps après la chute du rideau. C'est que Raucourt est l'acteur de tous, de ceux qui aiment l'esprit joint à la finesse des détails, comme de ceux qui ont besoin de fortes émotions et d'énergiques accents; Raucourt a été tout cela, mardi, dans la *Duchesse de Lavaubalière*; mordant et railleur, passionné et énergique à la fois, il a à plusieurs reprises soulevé des applaudissements enthousiastes et parfaitement mérités. Rappelé après la pièce, il a de nouveau reçu les marques les plus flatteuses des sympathies du public. Le succès qui a couronné cette première représentation nous fait espérer que Raucourt nous restera encore quelques jours. On annonce d'ailleurs plusieurs pièces à l'étude, et bientôt nous verrons Lugarto, don César de Bazan, Buridan, le duc de Clarence, et probablement quelques-uns de ces vaudevilles qui ont commencé la réputation de l'artiste que Paris nous a trop tôt enlevé.

L'exécution de la *Duchesse de Lavaubalière* a laissé beaucoup à désirer, la pièce n'était pas sue; exceptons-en toutefois Roger, qui depuis longtemps n'avait pas trouvé l'occasion de se montrer dans un rôle digne de lui; il a su prouver dans le rôle trop court du père Raymond,

qu'il ne lui manquait que des rôles faits à sa taille, pour trouver aussi de chaudes inspirations et de fort beaux moments. Il en est de même de Beaujean, qui a fait preuve de talent dans le personnage, assez pâle du reste, du jeune médecin. Mme Baudouin a besoin d'étudier encore le rôle de la duchesse. Dans la même soirée on a fait un charmant accueil aux *Premières armes de Richelieu* qui commençaient le spectacle; il est vrai de dire que ce spirituel vaudeville a été détaillé avec une finesse pleine de malice et d'esprit par Mme Kime, qui a fait le duc Richelieu le plus piquant... Mme Dorsonville reçoit toujours sa part dans un succès. Mme Lovendal-Mme Patin, et M. Gallin-Bellechasse, ont beaucoup amusé.

Boulogne 24 septembre. Lundi dernier, la société élégante s'est de nouveau réunie dans la salle des Concerts pour y entendre M. Balfe, le compositeur irlandais, auteur du *Puits d'Amour*, opéra dont nous avons déjà parlé. M. Balfe était assisté de sa dame et de M. Marteni.

M. Balfe n'est point un de ces chanteurs qui remplissent le cœur de mélancoliques émotions; ses accents n'arrachent point de larmes, mais ils excitent la gaité, ils amènent le rire sur les lèvres. La musique interprétée par ce musicien n'est point chose sérieuse, c'est un jeu, une récréation qui ne fatigue ni l'esprit, ni le corps. La facture de M. Balfe est brillante, exacte; le chanteur et l'accompagnateur ne font qu'un. La main et le gosier s'entendent à merveille, ils concourent parfaitement à l'unité de l'effet. Sa vocalisation est souple, sa voix ferme et bien timbrée. Il est dans quelques morceaux le véritable bouffe italien, mais dans tout un chanteur habile et un parfait musicien.

Nous avons entendu quelques amateurs lui comparer et lui préférer Poultier. Les genres et les voix de ces deux chanteurs sont tellement différents, qu'une comparaison serait presque une injustice. Les goûts dans un auditoire sont variés, les talents doivent l'être sous peine de laisser bien des attentes déçues.

Molly Bawn, romance irlandaise, a eu les honneurs du bis. Nous regrettons que M. Balfe ne nous ait pas gratifiés de plusieurs mélodies irlandaises. Mme Balfe, dont nous avons admiré la voix, fait admirablement les cadences. Nous croyons que son chant acquerrait plus de charmes, s'il était plus nuancé et plus souvent adouci.

Calais, 22 septembre. Les représentations de M. et Mme Emile Taigny se succèdent ici sans interruption, on ne se lasse pas de venir admirer la souplesse du talent que déploient ces deux artistes dans les différents rôles de leur répertoire. Tour à tour ils saisissent et peignent avec vérité les caractères et les situations les plus opposés, et cela avec un jeu de physionomie qui décele une rare intelligence, des études consciencieuses et un talent remarquable d'observation. Mme Taigny surtout mérite et obtient les suffrages du public. — Dimanche dernier, dans *Vouloir c'est Pouvoir*, la duchesse d'Ascoli, Mme Périlliet, a été vivement et justement applaudie; Caroline, du *Démon de la Nuit*, lui a fait aussi obtenir, de la part du public, de nouvelles marques de satisfaction: l'élégance et le bon goût de ses costumes ont été remarqués et appréciés; Mme Bouché, Roche et Francisque, ont ajouté aux charmes de la soirée, en secondant les acteurs en passage, de manière à mériter d'être mentionnés. Lundi, les *Mémoires du Diable*, les *Deux Divorces* et la *Marraine*, ont fait faire chambre complète; cette dernière pièce est toujours le triomphe de Mme Taigny; ces trois vaudevilles ont été joués avec un ensemble que nous désirerions voir plus souvent. Roche, Francisque et Périlliet se font toujours distinguer dans les rôles qui leur sont confiés, et plus particulièrement ce soir-là dans ceux de Valentin, La Rapi-nière et Jean Gauthier-Périlliet qui a été fort applaudi dans sa dernière scène. — Dans l'entr'acte, Mme Taigny a chanté agréablement une romance de Graziani, *Tradita*. Mercredi, les premières places étaient insuffisantes pour contenir la foule; en revanche, les secondes et le parterre présentaient beaucoup de vides. *La Somnambule*, le *Protégé* et *l'Oncle Baptiste*, composaient le spectacle, qui a marché sans encombrement, excepté le *Protégé*, que notre gérant, M. Laffite, est venu nous gêner dans le rôle de Giraud, qu'il a joué d'une manière pitoyable; et sans la présence des artistes en représentations, qu'il contrariait visiblement, de bruyantes manifestations auraient récompensé son zèle intempestif et maladroit; et puis, qu'a-t-il besoin de jouer avec une troupe d'opéra, drame et vaudeville, aussi complète que celle qu'il nous a organisée, il peut se reposer, personne ne s'en plaindra: on sait qu'il a, comme le *mayer d'Étaples*, beaucoup plus d'affaires qu'on ne pense. En résumé, dans cette soirée, ainsi que dans les précédentes, la palme appartient aux deux artistes voyageurs, mais quelques-uns de nos acteurs peuvent en réclamer leur part.

Havre, 22 septembre. Le rôle de Danville était rempli par M. Bories, en qui l'on a remarqué une excellente diction, de la tenue, de la chaleur et une étude bien sentie de son personnage. Toutefois, nous hasarderons une remarque. Dans les deux premiers actes, surtout dans le premier, Danville, tout à son amour, doit paraître heureux, déga-gé, léger en quelque sorte; tout lui sourit, il est encore dans l'illusion de la lune de miel, et tout en lui doit exprimer cette quiétude de l'homme encore sous le charme. Talma, si nous avons bonne mémoire, comprenait ainsi ce rôle et ne commençait à se rembrunir qu'à la fin du deuxième acte, pour devenir tout-à-fait tragique au quatrième. Mme Laignelet, qui remplissait le rôle d'Hortense, a de l'intelligence, de la finesse, de l'expression dans le débit; mais elle montre un peu trop tout cela, ce qui donne à son jeu

une apparence d'affectation que n'atténue pas la mobilité excessive de ses poses et de ses gestes, plus remarquables encore sur une scène exigüe. Les autres personnages étaient confiés à MM. Derville, Halley et Potier, dont les qualités connues ont contribué à l'ensemble satisfaisant de cette représentation.

Lille, 24 septembre. Hier, Mlle Julian a terminé ses débuts devant un nombreux auditoire. Rien n'a manqué au triomphe de cette cantatrice, ni rappel, ni bouquets, ni bravos. Jamais le rôle d'Alice, n'avait été aussi bien joué et chanté à Lille. Madame Hébert a rivalisé de talent avec Mlle Julian, et M. Duffeyte n'a pas toujours laissé à désirer.

La voix de M. Mathieu s'est produite assez favorablement; quant au jeu de cette basse taille, il trahit une grande inexpérience.

Le concert donné dimanche dernier au *Cercle Musical*, a été exécuté d'une manière très remarquable. Il est vrai que Messieurs les Sociétaires composant l'orchestre sont, pour la plupart, des musiciens distingués et qu'ils avaient un habile chef à leur tête, M. Bénard. Les chœurs conduits par M. Lavainne, ont fort bien marché, et le duo de *Mazanietto*, chanté par MM. Arnold et Crépin, a produit son effet, malgré l'exiguïté du local. Un air varié pour le basson et l'ouverture de la *Part du Diable*, ont été couverts d'applaudissements répétés.

Lyon, 22 septembre. Hier, au Grand-Théâtre, on a donné l'opéra des *Hugonots*. Godhino et Mlle Osy artistes de Marseille, ont joué les premiers rôles; deux danseuses débutaient, l'une, Mlle Valentine, a obtenu un légitime succès; la salle était presque comble. Mme Miro s'est fait vivement applaudir; malgré ses efforts, l'exécution de cet opéra a été faible.

Marseille, 21 septembre. GRAND-THÉÂTRE. — La comédie et le vaudeville sont joués au Grand-Théâtre d'une manière fort honnête. Mais qu'est-ce que cela fait à l'immense majorité des abonnés et du public? La grande question n'est pas de savoir si la diction, la tenue de ses messieurs et de ces dames sont convenables, si nos acteurs sont d'intelligents interprètes des ouvrages de l'esprit destinés à se mouvoir sur la scène, s'ils ont suffisamment étudié les passions humaines, creusé les caractères, pris sur le fait les vices, les ridicules de la société; s'ils savent exciter une franche et aimable gaité, s'ils réussissent à émouvoir par la force du sentiment et l'expression de la vérité; l'essentiel, c'est d'être fixé sur un seul point réellement important, savoir: Si Mlle Annette Lebrun possède en effet une voix de soprano aigu, et si les trente mille francs d'appointements qu'émerge cette aimable artiste, n'iront pas s'égarer sur le registre d'un contralto? Voilà une question capitale, une question digne de préoccuper pendant plusieurs semaines toutes les têtes pensant ou non, dans une ville de cent soixante mille habitants, le reste n'est rien ou peu de chose, il faut être jour ou ancien habitué du parquet, ou auteur dramatique en perspective pour en faire l'objet de son attention. Un public pour ces charmantes choses, ce public effectif si restreint, si peu considérable, qu'il lui est sible de donner au caissier du théâtre un petit mot de joie, même en se portant en masse à quelque représentation extraordinaire.

Il n'importe; faisons absolument comme si l'annonce d'un vaudeville spirituel ou d'une comédie bien intriguée et bien amusante, était un attrait suffisant pour attirer la foule dans nos salles de spectacles; comme si une scène de Molière et de Beaumarchais valait une phrase musicale chantée par M. Albert Domange, comme si Corneille tout entier pouvait entrer en balance avec un air de la *Juive* ou de *Robert-le-Diable*, non transposé par Mlle Lebrun. Rendons compte enfin des nouveautés purement dramatiques, absolument comme s'il y avait eu des spectateurs pour les entendre, et s'il y avait des lecteurs pour lire les feuilletons qui en parlent.

On a repris au Grand-Théâtre le vaudeville des *Secondes Noces*, pièce qui a le grand mérite d'amuser et de faire rire et dans laquelle Frédéric et Mlle Aline Montluc occupent le premier plan. Frédéric est extrêmement comique dans le rôle du mari mauvais sujet, et Mlle Montluc se montre très gracieuse et très fine dans celui de la pauvre petite femme, victime de ce love-lace de bas étage. Mlle Georgina, Lafargue et Leroux, ont beaucoup contribué au succès de la reprise des *Secondes Noces*. Mme *Barbe-Bleue* est un vaudeville qui, comme cela arrive presque toujours, est beaucoup moins intéressant et spirituel que le roman dont il est tiré.

Nous avons été on ne peut plus satisfait, avec tout le monde, du jeu de Frédéric et de Mme Perrier dans *Mme Barbe-Bleue*. On ne saurait jouer le vaudeville avec plus de grâce et de gaité. Une jeune artiste, que nous avons applaudie enfant, il y a trois ans à peine, et qui en ce moment se trouve merveilleusement développée et embellie, Mlle Brémens, a reparu dans le *Morne au Diable*. La comédie des *Demoiselles de St-Cyr* a obtenu un véritable succès, jouée avec ensemble et d'une façon très satisfaisante.

Les rôles des deux pensionnaires sont confiés à Mme Perrier et à Mlle Euphémie; ces deux dames s'en acquittent à merveille.

Léopold joue le rôle de Dubouloy avec une verve comique d'assez bon aloi, quoique avec une incontestable brutalité. Il fait rire, il a amusé, il a été applaudi et c'était justice. Léopold ne manque ni d'haleine, ni d'intelligence; la preuve en est qu'il joue mieux la comédie, où il faut de l'ampleur et du nerf, que le vaudeville, où il s'agit



simplement de montrer de la finesse, de l'élégance, de la légèreté.

Décidément Delafosse est un acteur très savant mais parfois ses vastes et profondes combinaisons nuisent, chez notre premier rôle, à la franche bonhomie; étrange reproche à cette époque que celui d'avoir trop de conscience.

Laverrière a rempli le rôle du duc d'Anjou, de manière à mériter les suffrages des connaisseurs. Le rôle du duc d'Harcourt était joué par M. Ozande, jeune débutant qui donne quelques espérances et dont la diction est assez bonne.

Nantes 24 septembre. Jeudi la *Tour de Nesle* a servi au public d'occasion pour formuler son arrêt d'ostracisme contre Mme Teuné. Mme Teuné n'a pas voulu rester impunément exposée aux outrages du public qui oubliait les plus simples lois des usages et des convenances, elle a déclaré séance tenante qu'elle rompait son engagement, ce qui a mis forcément un terme aux injurieux traitements auxquels elle était en lutte. Nous n'avons plus maintenant à espérer que dans la troupe d'opéra; tournons donc nos regards vers elle, et espérons.

— 22 septembre. Mlle Planterre faisait hier son troisième début dans la *Juive*. La mince opposition que nous avons déjà signalée a essayé de faire signe de vie à la fin de l'opéra. Rachel, il est vrai, a succombé comme toujours sous la main des bourreaux; mais l'artiste est sortie triomphante de la lutte. Le talent dont elle a fait preuve dans l'air du deuxième acte a provoqué de ces chauds applaudissements qui constituent l'admission immédiate d'un débutant. La comédienne n'a peut-être pas été à la hauteur de la cantatrice; mais nous comprenons l'émotion inséparable d'une troisième épreuve, nous sentons tout ce qu'il y avait de pénible dans les manifestations injustes et cachées de quelques personnes; aussi nous ne doutons pas des succès brillants qui attendent Mlle Planterre dans son nouvel emploi. Renaud, dans le rôle du cardinal, a chanté la cavatine du premier acte en musicien consommé. Sous le double rapport du chant et de la scène, nous devons le considérer comme la meilleure basse de province. Wermelen mérite des éloges pour l'énergie et l'exactitude qu'il apporte dans le rôle d'Eléazar; pourquoi donc ne veut-il pas se ménager en commençant un ouvrage? Mlle Descot, dont la complaisance est sans bornes, ne voulant pas entraver les débuts de ses camarades, a fait pour la *Juive* ce qu'elle avait fait quelques jours auparavant pour le *Postillon de Loujumeau*; elle a joué visiblement malade, nous devons lui en tenir compte, et nous ferons remarquer que, malgré ce grave inconvénient, Mlle Descot s'est tirée en habile musicienne d'un fort mauvais pas. Maintenant que le troisième début de Renaud ne peut plus être considéré que comme affaire de forme, cet acteur doit absolument se hâter d'en finir, et débiter dans le premier ouvrage prêt, afin que, son admission prononcée, on puisse nous monter de nouvelles pièces.

Valence, 10 septembre. Notre troupelyrique continue avec succès le cours de ses représentations. Jeudi dernier elle nous donnait la *Dame Blanche* et les *Premières Amours*. Il faut le dire à la louange des artistes: bien que la recette leur eût un peu tenu rigueur, ils ont eu le bon goût de ne pas marchander avec nos plaisirs. Au contraire, nous avons eu ce soir-là plus large part encore par la manière dont ils ont joué et chanté les deux pièces de l'affiche. Décidément cette troupe gagne tous les jours à être connue. La *Dame Blanche* a été bien rendue d'un bout à l'autre, et il n'y avait rien de mieux mérité que les applaudissements qui ont été donnés aux principaux rôles, particulièrement à Duchaufmont et à Mlle Esther Garcia dont la voix n'avait point dans la partition à faire vibrer de hautes cordes. Henri et Mlle Claire Chaillou ont également droit à des éloges. Le vaudeville nous a encore fourni l'occasion d'applaudir M. Philippot dans son rôle du cousin Charles qu'il a parfaitement joué.

Quand à Mme Désessart, elle est sans contestation une

des bonnes actrices de la troupe. Le rôle d'Emmeline dans les *Premières Amours* lui sied à merveille. Elle a un petit air lutin qui lui fait saisir au naturel les gracieuses minauderies de l'enfant gâté ou naïves familiarités avec le cousin Charles. Désessart est également un artiste de mérite qui a une fort bonne tenue en scène et qui paraît toujours bien posséder ses rôles.

(*Courrier de la Drôme, 10 septembre*).

Vienne, 16 septembre. M. Perrenot, directeur du 14^{me} arrondissement théâtral, est arrivé dans nos murs, et sur sa proposition, les réparations les plus urgentes vont être faites à notre pauvre salle de spectacle. Dans son désir de concourir aux jouissances des habitants de Vienne, il a offert une somme de 300 fr. destinée à une partie de ces mêmes réparations. Cette offre généreuse a été acceptée par M. le maire. Les travaux vont immédiatement commencer, et dans un mois environ la salle sera mise en état de recevoir le public.

La troupe de M. Perrenot, composée de sujets distingués par leur talent, a obtenu de brillants succès dans toutes les villes où elle a joué, notamment à Valence, à Aubenas, et à Montélimart où elle est dans ce moment en représentation. Nous ne doutons pas qu'elle ne paraisse sur notre scène avec les mêmes avantages et la même satisfaction pour le public. Les habitants de Vienne, privés depuis si longtemps de spectacle, s'empresseront, par leur présence, de se montrer reconnaissants envers M. Perrenot pour le gracieux sacrifice qu'il fait en leur faveur. Nous avons sous les yeux une liste des principales pièces qui seront jouées par cette troupe, et l'on apprendra avec plaisir que M. le directeur a fait mettre à l'étude la tragédie de *Lucrèce*, ouvrage de notre compatriote, M. Ponsard.

NOUVELLES DIVERSES.

LE COMITÉ de la Comédie-Française vient de recevoir à correction une comédie en trois actes de M. ALEXANDRE DUMAS, intitulée jusqu'ici *Un Conte de Fées*; les deux premiers actes ont été trouvés unanimement charmants, mais le troisième acte a paru réclamer quelques corrections importantes que l'auteur va opérer.

— LAURENÇON quitte, dit-on, le ballet de la Porte-Saint-Martin. Il y laissera des regrets.

— UNE DOUBLE AUDITION a eu lieu ces jours derniers à l'Opéra, celle de LOUIS LACROIX, basse-chantante de mérite, et qui donne de belles espérances et celle de Mme ST-ANGE, qui a moins satisfait. On annonce aussi les débuts de MENGIS, ténor qui, l'an dernier, s'était déjà fait entendre avec assez de bonheur.

— BOCAGE sort de la Porte-Saint-Martin pour entrer, assure-t-on, à l'Ambigu.

— UN PAUVRE ARTISTE de l'Opéra-Comique du nom de PAMEL, père de famille et nécessairement affligé depuis quelques temps d'une extinction de voix qui lui causait un profond chagrin. L'impuissance des remèdes et le besoin que son manque de travail rendait chaque jour plus pressants, ne faisaient qu'accroître la maladie noire qui s'était emparée de ce malheureux. Avant-hier au soir, PAMEL prit son dernier paquet de poudre et se coucha fort tranquille. Mais à cinq heures du matin, il s'éveilla en poussant des cris inarticulés, saisit un poignard en frappant ses deux enfants, sa femme, une voisine qui était accourue et se tua enfin lui-même en s'enfonçant jusqu'à la garde le poignard dans le cœur.

Ce drame déplorable s'accomplissait avant-hier matin, rue Neuve de la Fidélité, 26. PAMEL est mort et l'on désespère de sauver la femme et le fils aîné.

— UN JOURNAL publie les deux anecdotes suivantes sur Rossini :

« Le conseil municipal de la ville de Bologne venait de lui voter une statue. Il se rendit à sa villa pour lui apprendre cette nouvelle. Tout en en causant avec indifférence, M. Rossini demanda ce que coûterait cette statue : « Environ cent vingt mille francs, lui répondit-on. — Eh bien ! dit-il, donnez-les moi ; je ferai faire le piédestal, « j'y monterai deux fois l'année, et vous aurez l'original, « au lieu de la copie. » — Cette plaisanterie est encore un effet de l'insouciance qui distingue le caractère de l'homme de génie si cruellement blasé sur les charmes de la gloire.

— Le COMPOSITEUR dînait chez son Mécène, feu Aguado de Las Marismas. On attendait des convives en retard. Chacun témoignait son impatience aussi convenablement que possible, lorsque pour faire trêve à la sieste, M. Rossini descendit des appartements et alla se promener dans l'avenue qui précède l'hôtel de la rue Grange-Batelière. Il travaillait alors à la partition de *Guillaume Tell*, de cette belle page qui devait terminer la série de ses œuvres et décourager son génie. Pour passer le temps, il se mit à rêver, et quand il revint à la compagnie, on l'entendit dire à l'Amphitryon : « Je tiens mon trio, et il sera bien ! » En effet, il venait de trouver cet admirable morceau, l'un des plus étonnants de cette superbe musique. On avouera que les convives retardataires auraient grandement eu tort d'être exacts. »

— UN JOURNAL au courant des affaires de l'Opéra publie la nouvelle suivante :

« Le renouvellement du contrat de Mme Dorus-Gras rencontre des difficultés, lesquelles sont au nombre de deux. Grand bonheur, car, en pareil cas, il est d'usage d'en rencontrer par douzaines ! *Primò* : la Direction propose un engagement d'une année, vu des circonstances qui lui sont particulières; et l'artiste désire deux ou trois ans de rénovation. *Secundò* : le théâtre s'en tient aux conditions pécuniaires existantes; et la cantatrice demande l'augmentation d'un feu par mois, ce qui porte ladite augmentation à cent louis par année. Les choses en sont là. On tient, de part et d'autre, à ses intentions et nul ne peut savoir laquelle des deux parties modifiera les siennes pour se rapprocher de celles de l'autre. — En attendant, Mme Dorus-Gras part aujourd'hui pour Boulogne-sur-Mer, où de brillants concerts lui préparent des triomphes. Son absence sera de trois semaines; après quoi, l'artiste n'aurait plus qu'un mois à passer à l'Opéra, si l'on ne parvenait pas à s'entendre, ce qui est fort douteux. »

Nous acceptons cet espoir d'heureuse solution, et cela autant dans les intérêts du théâtre que dans ceux des dilettanti.

— LE PROCÈS DE M. VALMORE, contre le directeur de l'Odéon, a été appelé samedi au tribunal de commerce, et renvoyé à huitaine.

— LE GYMNASSE se prépare à donner au premier jour sa pièce intitulée *l'Italien*. On donnera avant cette pièce le *Capitaine Lambert*.

— On demande de suite, à l'agence de Armand Dommargue, rue Bourbon-Villeneuve, 14, une première chanteuse en tous genres, un ténor en tous genres, trois seconds ténors, une première dugazon et deux secondes amoureuses. Envoyer de suite répertoire et prétentions. On demande aussi des financiers et premiers comiques à la même agence. (Ecrire franco.)

Victor HERBIN, rédacteur en chef.

Imprimerie de VASSAL frères, rue Saint-Denis, 368.

Providence des Chanteurs.

Pastilles ayant la propriété de rendre à l'instant même à la voix sa fraîcheur, sa pureté, de dissiper les enrouements subits, et de mettre l'artiste à l'abri de ces mille et un accidents dont il est sans cesse menacé en scène.

A LA PHARMACIE DE A. HERBIÉ, rue des Martyrs, 8.
Ne pas confondre avec la pharmacie, 4, même rue.

COMPOSITION ZOUAVE,
Pour la teinture simple et immédiate

DES MOUSTACHES,

Cheveux, Sourcils et Favoris,
Composé par C^t TAVEAU, successeur de GELLÉ frères, inventeurs du RÉGÉNÉRATEUR GELLÉ frères (18 années de succès) pour la pousse des cheveux. — 35, rue des Vieux-Augustins, Paris.
Expédition en France et à l'étranger.

AUX TROIS CHAPEAUX
PICAUD, CHAPPELLIER,
Rue Montmartre, 149.

COURS D'ÉTUDES PRÉPARATOIRES au

BACCALAURÉAT

DES LETTRES

par J.-E. Boulet, directeur du

PENSIONNAT de JEUNES GENS

de la Rue Notre-Dame des Victoires, 16.

(1) Philosophie (Psychologie, Logique, Morale, Théodicée, Histoire de la Philosophie), précédée du Programme, d'une Introduction, etc. 1 vol. in-12. Pr.: 2 fr. — (2) Littérature, (Prose et Vers, les différents genres, etc., Rhétorique, Histoire de la Littérature grecque, latine, française.) 1 v. in-12. Pr.: 3 fr. — (3) Histoire Ancienne et Romaine. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. Prix, les 2 vol., 4 fr. — (4) Géographie ancienne, du moyen-âge et moderne. 1 v. in-12. Pr.: 2 fr. — (5) Mathématiques (Arithmétique, Géométrie, Algèbre, avec planches intercalées dans le texte). 1 v. in-12. Pr.: 2 fr. — (6) Sciences Physiques (Physique, Chimie et Notions astronomiques, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Pr.: 2 fr. — (7) Cours pratique de Langue latine. 2 v. gr. in-16 sur 2 col., 3^e édit., contenant un Exposé de la Nouvelle Méthode et les Exercices nécessaires à son application; une Grammaire latine déduite des Textes par l'observation; un choix de Morceaux pris dans tous les classiques et traduits littéralement; une Notice sur chaque auteur; un Dictionnaire des verbes irréguliers, des équivalents, idiotismes, locutions difficiles; Guide de la Conversation latine, Dialogues familiers, etc. Cet ouvrage seul suffit pour faire en quelques mois un cours de latinité. Pr.: 5 fr. — (8) Manuel pratique de Langue grecque, 1 v. gr. in-16, 3^e édit. (Même méthode que le *Cours de Langue latine*). Pr.: 3 fr. — (9) Guide de l'Aspirant au Baccalauréat, 1 vol. in-16. Pr.: 2 fr. — NOTA. Les neuf ouvrages ci-dessus, formant 11 vol., sont adressés FRANCO, par la Diligence, à toute personne qui en fait la demande à M. BOULET, par lettre affranchie et accompagnée d'un Mandat sur la poste de la somme de VINGT FRANCS. Le Mandat ne devra être que de QUINZE FRANCS, si l'on ne demande que les six premiers numéros.

Kaiffa d'Orient.

BREVETÉ DU GOUVERNEMENT.
Ce nouvel aliment analeptique et peptique est sain et très-nutritif; il guérit les gastrites et toutes les irritations de poitrine et d'estomac. Prospectus gratuits.
Pharmacie, rue J.-J. Rousseau, 21

CHEMISE
LEVY, succ. de FLANDRIN,
Rue Richelieu, 63, vis-à-vis la Bibliothèque royale.

LEÇONS
DE CHANT
ET DE PIANO,
Par une jeune élève de MM. PAYSERON et RAVINA.
S'adresser à M^{me} MANUEL,
Rue Culture-Sainte-Catherine, 12